

B. de 204
DD 224

S E N L I S M A R T Y R E

CONFERENCE

de Monsieur l'Abbé DOURLENT,
Curé-Archiprêtre de Senlis

donnée pour la première fois aux "AMIS DE PARIS"
Salle des Fêtes de la Mairie du IX^e Arrt.
le 27 Mars 1915



Eugène Odent

Maire de Seules.

-

SENLIS MARTYRE

La conférence qu'on va lire a été dite par son auteur le 27 mars 1915 devant les Amis de Paris. En l'absence du Président, M. Georges Cain, Directeur du Musée Carnavalet, ouvrit la séance par l'allocution suivante :

Mesdames, Messieurs,

Je suis particulièrement heureux de prendre aujourd'hui la parole, car le hasard "cet homme d'affaire de la Providence" a dit M. Murger, me permet ainsi de remplir deux devoirs. Le premier est de vous saluer : amis de Paris - amis sûrs et très dévoués de Paris - et de vous féliciter non pas seulement de votre courage - c'est monnaie courante aujourd'hui - mais encore, mais surtout, de votre crânerie - de votre gaîté - cette très jolie forme de courage civique - contre les attentats allemands... J'entends les plus récents, car, avec ces gens-là on n'a vraiment que l'embarras du choix... J'entends donc les raids de zeppelins menaçant Paris.

Si le sauvage empereur pensait affoler notre grande cité, il en a été pour ses frais. La Ville Lumière a baissé ses feux, mais a levé le nez en l'air... voilà tout. Les rues, les boulevards, les hauteurs de Montmartre et la banlieue tout entière se sont simplement hérissés de badauds, qui - lorgnettes en mains - venaient voir le curieux spectacle - les gros sacs de gaz! - Un peu plus, les titis parisiens auraient offert aux amateurs le stock des verres fumés qui leur était resté pour compte depuis la dernière éclipse.

Toutefois, quelques mamans et quelques pères de famille sont prudemment descendus dans leurs caves ou sont allés faire salon chez la concierge... Mais ce fut l'exception... heureuse exception! car c'est la fillette d'un de mes amis qui, en me contant son odyssée nocturne, me semble avoir trouvé la moralité de l'aventure : "Tu comprends, c'était très ennuyeux, on m'a réveillée, on nous a roulées dans nos couvertures, ma poupée et moi... On nous a descendues dans la cave... Elle avait froid, moi aussi, et c'était triste, c'était humide, et puis j'ai peur des araignées; mais papa m'a dit :

Araignée du soir
Espoir!

Alors j'ai dormi".

Il me reste maintenant, Messieurs, à accomplir la seconde partie de ma mission, et celle-ci m'est particulièrement douce. J'ai le très grand honneur de vous présenter un héros, le mot, pour grand qu'il soit, n'est pas exagéré, même aujourd'hui où notre France voit fleurir tant de bravoure, tant de glorieux exploits, et où notre pays, éternel champion du Droit et de la Liberté, a tiré l'épée, pour sauver non seulement la terre des aïeux, mais encore l'humanité tout entière.

Dans quelques minutes, M. l'archiprêtre de Senlis prendra la parole. Ce bon citoyen, ce vénérable ecclésiastique, vous contera le supplice, le martyre de la charmante cité; mais, ce que sa modestie ne vous dira certainement pas, c'est tout ce que Senlis et sa délicieuse église doivent à son tranquille courage, à son patriotisme, à son esprit de sacrifice. Du reste, M. le curé de Senlis a eu les honneurs de l'ordre du jour que je vais vous lire :

"M. l'abbé Dourlent, archiprêtre de Senlis (Oise), a parcouru la ville pendant le bombardement, indiquant les abris et prévenant la panique. Pris comme otage et sachant que la ville allait être incendiée par représailles, il demanda une enquête au commandant allemand et se porta garant de l'innocence de ses concitoyens, s'offrant à être fusillé si ses affirmations n'étaient pas reconnues exactes."

On ne commente pas de pareils ordres du jour, on les salue et on les acclame. Donc, Monsieur l'archiprêtre Dourlent va nous conter son odyssée, et, comme moi-même, vous pourrez alors constater que les traits d'héroïsme célébrés par Plutarque, semblent peu de choses à côté des exploits de nos vaillants d'aujourd'hui :

Ces Achilles d'une Illiade
Qu'Homère n'inventerait pas!

J'ai terminé, la parole est heureusement à M. l'archiprêtre Dourlent.

Mesdames, Messieurs,

Vous avez devant vous un conférencier d'occasion, tout étonné et confus de l'honneur qui lui est fait aujourd'hui... Rien ne me désignait pour ce rôle. Ce qui l'explique, c'est la persuasive insistance de M. J.-L. Croze, l'aimable délégué de votre Association. J'ai dû me laisser par lui persuader que, de votre patronage, quelque bien résulterait pour un pays qui m'est cher, si je venais retracer devant vous les souffrances et les désastres de Senlis pendant les jours de l'occupation allemande. J'ai eu la faiblesse de me laisser convaincre. D'autres motifs, d'ailleurs, me pressaient de me rendre à son désir.

Le titre même de votre Société m'attirait vers elle. Amis de Paris, de son passé, de ses monuments, de ses gloires! Pourquoi cette belle oeuvre ne rayonnerait-elle pas, un jour, prochain peut-être, jusqu'aux rives de notre humble Nonette, pour apporter à nos maux le réconfort d'une amitié dont Paris a le secret et l'appui très appréciable d'une notoriété déjà puissante? Pouvais-je oublier ces visiteurs innombrables venus de toutes parts, de Hollande, d'Angleterre, voire même d'Amérique, de Paris surtout, pour compatir à nos ruines et soulager nos misères?

Au premier rang de nos bienfaiteurs, j'ai le droit et la joie de nommer les pouvoirs publics, et, en particulier, l'Administration des Beaux-Arts, qui revendique hautement la sauvegarde des beaux monuments de notre France et l'inébranlable volonté de les sauver tous, dans la limite du possible. "C'est pour votre ville de Senlis, nous écrit-on, un devoir que nous serons heureux de remplir". Et voici que les travaux plus urgents, en cours d'exécution, donnent à ces lignes, que je viens de citer, une significative autorité. Que M. le Sous-Secrétaire d'Etat des Beaux-Arts daigne en agréer ici notre entière gratitude.

Vous avez pensé, Messieurs, qu'une causerie sur le passage des Allemands à Senlis pourrait offrir à un auditoire d'élite un attrait particulier, si l'un des témoins de ces tristes jours en faisait revivre, pour vous, les péripéties les plus impressionnantes. Je m'exécute de grand coeur. Souffrez pourtant que je vous remercie de votre pensée, toute compatissante, et que j'associe, dans la même reconnaissance, le bel auditoire qui a si généreusement répondu à votre appel.

o°o

....

Nous sommes aux derniers jours du mois d'août. Les bruits les plus alarmants et, disons-le, les plus contradictoires, nous arrivent de toutes parts. De longues théories de fugitifs, venues des contrées du Nord, s'échelonnent sur les diverses routes et sur nos boulevards. Nos armées reculent toujours, on ignore le pourquoi, et l'ennemi est annoncé. Péronne, Noyon, Compiègne, sinistres étapes qui marquent une invasion foudroyante... La panique gagne la population, et bientôt les habitants de Senlis se hâtent, à leur tour, sur le chemin de l'exil; un quart, à peine, restera jusqu'au bout. Spectacle lamentable : véhicules de tout genre, automobiles, voitures d'enfants, chariots sur lesquels s'entassent de véritables grappes humaines; la gare prise d'assaut, blessés de la Croix-Rouge embarqués à la hâte, au milieu des plus graves difficultés.

Ceux qui restent ont peine à se roidir contre l'affolement général. C'est la fuite dans le désordre.

Le dimanche 30 août, l'état-major anglais arrive et se prépare à s'établir dans Senlis : la nuit même il se replie sur Dammartin. Les deux jours suivants, les troupes anglo-françaises affluent vers la ville.

Est-ce la bataille qui va décider du sort de Paris et de la France ?

Les ennemis l'attendent, et, postés, avec une artillerie nombreuse, sur les hauteurs de Montépilloy, ils l'annoncent terrible. Nos armées ne vont-elles point barrer à l'envahisseur la route de Paris? Quarante-quatre kilomètres seulement (une journée de marche) le séparent de la capitale.

Nous voici au mercredi 2 septembre, date mémorable, non seulement dans les annales de Senlis, mais dans l'histoire de la France. C'est le jour où l'invasion aura atteint la cité la plus rapprochée de la capitale : elle y laissera des traces lugubres et ineffaçables!

Dès dix heures du matin, le canon gronde aux portes mêmes de la ville. Duel impressionnant d'artillerie, qui va durer jusqu'à deux heures. Bientôt, la nouvelle se répand que nos armées n'acceptent pas la lutte. Devant elle, se dresse toute l'aide droite des Allemands, débordant de partout, de Verberie, de Crépy, de Pont-Sainte-Maxence, de Compiègne. A lui seul, le village de Chamant et ses abords, aux portes de Senlis, seront occupés vers cinq heures, par plus de 60.000 Allemands.

Les régiments français traversent la ville se repliant vers l'Est, les Anglais les suivent par des chemins différents. C'est là, dans les plaines de Nanteuil, que les armées françaises cueilleront les lauriers d'une victoire providentielle.

Faut-il l'avouer ? Les coeurs se serrent à la vue des régiments qui s'éloignent. L'heure va sonner où la tristesse sera à son comble.

Dans le désir d'être utile à mes paroissiens, je monte au clocher pour voir d'où viendra l'invasion de Senlis et de quel côté je pourrai diriger ceux qui voudront s'éloigner...

Ma pensée se reporte, émue, vers les âges lointains où Jeanne d'Arc, dans ces mêmes plaines de Montépilloy, que j'ai sous les yeux, mettait en fuite les ennemis de son pays. Ah! se souvient-elle de nous, dans notre angoisse, la glorieuse Libératrice! et ses prières ne vont-elles pas obtenir du ciel, une fois encore, pour la patrie qu'elle aime, la victoire et la délivrance ?

Vers deux heures, le premier obus éclate sur la cathédrale... C'est le bombardement, avec toutes ses angoisses. Il durera plus d'une heure et demie... 150 engins s'abattent sur la malheureuse cité: l'un d'eux vient frapper à son poste le pompier Dropsit, près de l'hôtel de ville. Ce sera la seule victime humaine du bombardement proprement dit. Une cinquantaine d'obus vont mutiler le clocher de la cathédrale. Glorieuses cicatrices qui, sans compromettre la solidité de l'admirable édifice, perpétueront, à travers les âges, le souvenir de la barbarie jalouse des iconoclastes contre une ville ouverte.

Le premier acte est terminé! À quatre heures, l'ennemi fait son entrée dans la ville. Cette entrée, il la veut triomphale. S'il met en joue les rares habitants qui se montrent aux fenêtres pour voir passer ses troupes, il redoute, à coup sûr, les volets clos et les magasins fermés.

"Toutes portes, toutes fenêtres ouvertes, et, la nuit, des lumières dans toutes les maisons, à tous les étages..." Telle est la consigne; elle sera sévèrement exécutée.

Les événements se précipitent. La mairie, la cathédrale, la rue de la République, principale artère de la ville, l'hôpital, vont devenir le théâtre des tragédies les plus poignantes.

L'ennemi arrive de Chamant et procède rapidement à l'envahissement de la ville par trois rues principales. Bientôt, un officier, suivi d'une escorte (un général, sans doute, à en juger par les égards dont il est l'objet), se dirige vers l'hôtel de ville et demande le maire. Il paraît mécontent, courroucé. Fallait-il donc se précipiter à sa rencontre et déposer à ses pieds les clefs d'une ville sans défense qu'il vient de bombarder ? Le maire est là, à son poste, sur les marches de l'hôtel de ville.

Saluons, Mesdames et Messieurs, saluons cette noble figure de magistrat, vaillant autant que modeste. Il n'a pas ambitionné le poste

d'honneur où l'a placé, malgré lui, la confiance de ses concitoyens. Tous se rappellent, à Senlis, avec quelle énergie il a décliné cet honneur, jusqu'à l'heure où il lui fut présenté comme un impérieux devoir. Gardien fidèle des traditions familiales, il avait conquis la confiance et la déférente affection de ses ouvriers. Rien ne saurait mieux dépeindre cet homme de bien que ce cri du coeur arraché à l'un des artisans qu'il employait : "Quand on est chez M. Odent, on y vit, on y meurt". Le devoir! ce fut la devise et la règle de toute sa vie. La veille de l'invasion, après s'être mis en règle avec son Dieu, il avait confié à l'amitié, une famille tendrement aimée. Et puis, il était revenu à son poste, avec le pressentiment d'un suprême sacrifice. Confident de ses pensées, il me sera permis de redire devant tous la droiture de cette belle âme, les tendresses attristées de ce grand coeur. "Je viens, me disait-il d'une voix tremblante d'émotion, d'éloigner ma femme! Ce ne fut ni sans peine (elle ne voulait pas me quitter!) ni sans un profond déchirement de coeur (nous nous aimons tant!). Maintenant, je me sens plus libre, prêt à tout".

Tout! c'était la main brutale d'un barbare s'abattant sur cet homme de bien; c'étaient les démentis grossiers à ses affirmations les plus sincères : c'était cette captivité atroce dans un isolement de six longues heures, au coin d'un bois; c'étaient des humiliations odieuses et la mort au milieu de la nuit.

Je le vois sur le seuil de la mairie. Il est seul! Le concierge de l'hôtel de ville s'offre pour aller prévenir ses adjoints. "Non, répond-il, c'est assez d'une victime!".

Connaissez-vous réponse plus admirable que celle-là, et n'avais-je pas raison de célébrer la grandeur d'âme de ce noble coeur?

Avec une respectueuse fierté, je m'incline devant ce modeste héros, victime du devoir et de son dévouement au pays!

L'officier allemand l'interpelle d'un ton rogue:

" - Votre ville est-elle paisible, et pouvons-nous circuler en toute sécurité?"

Le maire répond affirmativement, il sait le goût marqué de la population pour la vie calme et tranquille.

" - Avez-vous encore des soldats?"

L'armée française a défilé toute la matinée, le bombardement a interrompu toute circulation dans la ville : le magistrat se croit autorisé à répondre par la négative. Il est de bonne foi. En est-il de même de l'ennemi?

M. Odent est emmené à l'Hôtel du Grand-Cerf, rue de la République. Là, il est requis de commander un repas de trente couverts avec glaces et le meilleur champagne.

L'officier continue ses invectives, sa colère grandit. A-t-il déjà entendu un coup de feu ?

" - Pourquoi vos habitants sont-ils partis? Pourquoi ces maisons, ces magasins fermés? Je veux de la lumière partout, et pendant toute la nuit".

Le dévoué secrétaire de la mairie est venu rejoindre son supérieur. Il est contraint d'assurer le fonctionnement de l'usine à gaz. En vain objecte-t-il des difficultés matérielles, insurmontables, la cuve percée de trous de balles pendant la bataille, il faut obéir :

" - Ca m'est égal, je veux!"

Réponse invariable, qui tiendra lieu de raison.

Tout à coup, une grande émotion se manifeste. Des coups de feu retentissent dans la rue de la République. En un clin d'oeil, c'est une fusillade furieuse, avec accompagnement de mitrailleuses. L'officier bondit :

" - Ah! monsieur le maire, c'est ainsi que vous vantez la tranquillité de vos administrés. Eh bien! je vous fais prisonnier, vous me répondrez, sur votre tête, de la vie de mes soldats."

Et M. Odent est confié à la garde de deux hommes de troupe, revolver au poing. Il restera là jusqu'au moment où l'officier l'emmènera dans son automobile, sauf à le déposer au coin d'un bois de sapins, gardé par une escouade de soldats. Nous redirons plus loin la fin de son douloureux martyre.

Nous arrivons à l'incident de la cathédrale. Prêtre et pasteur, ne me dois-je pas entièrement à mes paroissiens ? Jusqu'au dernier moment, je demeure en contact avec eux, les encourageant, calmant leurs terreurs et, à l'heure du bombardement, les pressant de se réfugier dans leurs caves. Cent vingt-cinq habitants ne sont pas en sûreté chez eux, je les confie à l'un de mes vicaires, qui va les éloigner de la ville, et, quand les rues sont désertes, je me réfugie à mon tour sous le portail méridional de l'église, et c'est de là que je suis les diverses phases du bombardement, tressaillant chaque fois que les obus s'abattent sur le clocher ou la toiture de la cathédrale. Dépeindre mon anxiété est impossible. Chaque coup qui porte sur l'édifice sacré me meurtrit le coeur, et, malgré moi, après chaque rafale, je m'avance sur la place pour m'assurer que l'église tient bon toujours. Le danger passé, je regagne le presbytère. Bientôt après, des coups violents et répétés retentissent. Je sors, et que vois-je? Des cyclistes ennemis, armés

d'un fort débris d'une statue projetée, par un obus, sur la place du Parvis, ont enfoncé une porte de l'église, d'autres, leur hache à la main, s'attaquent à la porte du clocher. À ma vue, tous se précipitent sur moi, le revolver en main, et leur chef me somme de les conduire au sommet de la tour. Je me prépare à monter. Détail impressionnant, c'est au moment où je mets le pied sur le premier degré que les coups de feu retentissent dans la ville; en un clin d'oeil, c'est une fusillade générale qui va continuer pendant de longues heures. Les soldats bondissent. "Vous, prisonnier!" s'écrie le chef de l'escouade, en étendant la main, comme pour l'abattre sur moi. "Oui, je le sais; ne suis-je pas entre vos mains?" Je monte devant eux, aussi vite que me le permet mon âge, et je les invite à chercher partout, convaincu qu'ils ne peuvent découvrir là-haut aucun indice de nature à justifier leurs soupçons. Nous redescendons, et après leur rapport sommaire, le chef de la troupe, jusque-là furieux, s'adoucit, il s'incline gravement devant moi, comme pour s'excuser d'une brutalité sans motif; il me salue et tous disparaissent, me laissant étonné de me trouver encore libre. La surprise ne dura guère; quelques instants après, le concierge de l'hôtel de ville m'apportait l'ordre de me rendre au plus tôt à l'Hôtel du Grand Cerf, où se trouvait l'état-major allemand. J'étais otage.

Que s'était-il passé ? Pourquoi cette fusillade furieuse, à laquelle se mêla la voix des mitrailleuses ?

" - Les civils ont tiré sur nous, diront bientôt les Allemands, pour expliquer des représailles abominables. Les civils ont tiré sur l'armée! des officiers et des soldats sont tombés mortellement blessés".

Comme un mot d'ordre, ce bruit se propage en un clin d'oeil dans les rangs de l'armée envahissante.

Disons-le bien haut, les enquêtes les plus minutieuses n'ont pu établir la réalité de cette accusation. On a mené grand bruit à l'égard de deux témoignages de personnes précisant que, près d'elles, un civil tira sur un officier, à la hauteur d'une rue transversale de la rue de la République. Chose étrange, ces témoins, habitants du pays, où tout le monde se connaît, n'ont pu, en plein jour, distinguer le concitoyen auteur de cet acte de patriotisme mal inspiré!

Ce qui est incontesté, c'est que des fantassins attardés dans les faubourgs de la cité, d'autres, restés dans une caserne, des tirailleurs sénégalais, embusqués dans la partie basse de la rue de la République, appartenant, les uns et les autres, à l'arrière-garde de l'armée française, qui était postée à l'extrémité de la ville, entre l'hôpital Saint-Lazare, au débouché de Senlis vers Paris et la forêt voisine, ont engagé une lutte régulière, que l'ennemi devait prévoir, qui fut chaude et dura plusieurs heures. Des mitrailleuses fonctionnèrent de part et d'autre, et bon nombre de victimes tombèrent (parmi lesquelles deux officiers français).

Cette résistance allait avoir les suites les plus funestes. Les balles sifflent de toutes parts. L'ennemi, exaspéré, se répand par toutes les rues, brise les portes, opère des rafles, au hasard, sur les trottoirs et jusque dans les maisons; de malheureux otages sont poussés en avant des troupes, véritables boucliers vivants contre les balles françaises. Hommes, femmes, enfants, jusqu'à une petite fille de cinq ans, tout leur est bon. Trois jeunes gens de nos patronages succombent, d'autres, blessés ou échappés aux balles, se glissent, tant bien que mal, derrière les arbres de la route de Paris et se réfugient dans la forêt voisine. Des débitants voient leurs caves pillées, et, en guise de paiement, ils sont abattus à coups de fusils. Partout, des arrestations en masse, au petit bonheur, otages traînés au village voisin de Chamant. On en comptera jusqu'à près de cinquante, dont vingt-six paieront de leur vie leur qualité d'habitants inoffensifs.

Ce n'est pas tout. L'ennemi n'a pas dit son dernier mot. Des ordres terribles ont été donnés dès les premiers coups de feu. En pleine bataille, vers cinq heures et demie, les maisons du faubourg Saint-Martin commencent à flamber. C'est l'incendie par représailles!

Qui ne l'a vu ne pourra concevoir un spectacle aussi effroyable.

Chaque importante fraction de l'armée allemande possède une section dite d'incendiaires, soldats cyclistes, suivis d'un véhicule, voiture ou automobile, qui porte les engins destructeurs, grenades, tubes en métal terminés d'une mèche, brûlots, bidons remplis de pétrole, pastilles incendiaires d'un effet foudroyant. Aussi, en moins d'une heure, la rue de la République, à l'exception de quelques rares immeubles, réservés pour la demeure des généraux allemands, la rue du Faubourg et la place Saint-Martin, deviennent la proie des flammes. La violence du feu gagne les maisons voisines des rues Bellon et Rougemaille. La gare et les deux hôtels les plus rapprochés seront incendiés le lendemain. Cent dix-sept maisons détruites, tendent, vers le ciel, leurs murailles calcinées, et semblent crier vengeance contre la barbarie. Deux malheureux habitants, restés dans leurs caves après le bombardement, y périssent asphyxiés. La chaleur qui se dégage de ces foyers incandescents est atroce, on respire du feu, ce n'est pas sans danger que l'on s'aventure dans ces rues jonchées de poutres, de fenêtres, de débris qui tombent enflammés. Les habitations voisines, restées debout, ne sont plus tenables... C'est à ce point que le lendemain, dans la soirée, une trentaine de pauvres gens viendront demander au presbytère l'hospitalité pour la nuit.

Contraste douloureux : la lune brille d'un éclat intense sur ces ruines embrasées, la fumée semble inexistante, et seuls des foyers formidables accusent l'intensité du fléau. Défense est faite de combattre le feu. Des soldats sont là, le fusil au poing, pour écarter tout secours.

L'Hôtel du Grand-Cerf est parmi les habitations préservées. C'est là que je suis appelé par ordre de l'envahisseur...

....

A mon arrivée, je suis surpris de l'absence de l'état-major. Le personnel, très restreint, ne peut me renseigner. Dans la grande salle à manger, une table de trente couverts est dressée, d'après les ordres donnés à M. Odent. Elle ne sera pas occupée.

Dans l'hôtel, c'est un va-et-vient continuel d'officiers. Nul ne m'adresse la parole. Fatigué d'attendre, j'informe le maître d'hôtel que je me retire au presbytère, où je resterai à la disposition du général. Déjà les maisons brûlent dans le bas de la rue de la République, et, sous mes yeux, les Allemands jettent des engins incendiaires dans la maison d'en face. C'est lamentable! A peine rentré, une force secrète me presse de retourner au Grand-Cerf. Bien m'en a pris, car, peu de temps après, arrive un officier supérieur qui parle français. Je lui dis:

- Monsieur, je désirerais savoir ce que l'on attend de moi. Je suis le curé de cette ville, et j'ai reçu l'ordre de venir ici me tenir à la disposition de l'autorité allemande.

- Croyez-moi, me répond-il, restez à l'hôtel, car ici, du moins, vous serez en sûreté.

- Et pourquoi donc?

- Pauvre curé, pauvre ville!... Ordre est donné de continuer d'incendier. Demain votre ville ne sera plus qu'un monceau de ruines.

- Quel est donc notre crime?

- Vous n'entendez pas cette fusillade!... Vos habitants tirent sur nous, comme à Louvain. Là-bas, les civils nous ont accueillis à coups de fusil, les prêtres nous ont mitraillés du haut des clochers.. Louvain n'est plus... Soldats contre soldats, c'est la guerre légitime, mais civils contre soldats, c'est un crime.

"Nous voulons faire de Senlis un nouveau Louvain, afin que PARIS et la FRANCE sachent bien que nous traiterons ainsi ceux qui vous imiteront. Les civils fusillent nos soldats. On a trouvé des chevrotines dans le corps d'un de nos officiers."

J'aurais pu lui demander comment on avait eu le temps, déjà, de l'autopsier? Mais j'écoutais, écrasé.

- Enfin, continua-t-il, on a tiré aussi du haut de votre clocher...

Alors, je me ressaisis. Je l'interromps :

- Monsieur, ce qui se passe dans les rues, je l'ignore... Je n'y étais point, et, pourtant, le geste que vous imputez à notre population, si calme d'ordinaire, m'étonne. Mais ce que je nie de la façon la

plus formelle, c'est que l'on ait tiré sur vous du haut de notre cathédrale. Depuis le début des hostilités, j'ai gardé chez moi les clefs du clocher? Je ne les ai confiées à personne, pas même à vos soldats qui, tout à l'heure, m'ont sommé de les y conduire. Faut-il vous l'affirmer par serment?

- C'est inutile, vous êtes prêtre catholique et vous êtes sincère, je le vois.

Je m'incline.

- Eh bien! monsieur, je ne veux pas que mon pays reste sous le coup d'une telle accusation. Il faut que je parle au général. Où est-il? Conduisez-moi vers lui. C'est mon droit, puisqu'il m'a fait sommer de le rejoindre et de l'attendre ici.

- Non, il y aurait danger pour vous à traverser la ville.

- Ma personne n'est rien... J'ai fait, ce matin, le sacrifice de ma vie.

- N'insistez pas, votre démarche n'aboutirait à rien de bon. Je me rends auprès du général. Il ne paraîtra pas au Grand-Cerf. Je lui ferai mon rapport sur ce que vous me dites et j'espère qu'il reviendra sur sa décision... Si, après minuit, l'incendie s'arrête, c'est qu'il vous sera fait grâce. Pour vous, vous êtes libre de vous retirer.

Je le remercie, mais j'insiste :

- Dites bien au général que ma maison sera ouverte toute la nuit et que je reste à sa disposition.

L'entretien finit là. Depuis, je n'entendis plus parler de rien, et l'incendie s'arrêta. Je n'ai le droit d'en rien conclure.

Nous touchons, à présent, au dernier acte de ce drame lugubre. Qu'est devenu M. Odent ? Le retrouver est mon plus cher désir. On vient de voir que l'ordre m'a été donné de rester chez moi... Je ne peux qu'attendre... Où aller? Mon esprit se refuse, d'ailleurs, à concevoir que notre bien-aimé maire soit en danger de mort! Qu'est-il devenu?

C'est aux autres otages, emmenés à Chamant, que nous allons le demander.

Enlevé en auto par le général, il était abandonné seul, près d'un bois de sapins, nouveau Jardin de Gethsemani, et c'est là que, jusqu'à neuf heures, il reste, gardé à vue par des soldats ennemis. A ce moment, six otages lui sont adjoints. Ensemble, ils sont conduits jusqu'au

champ fatal où il devait, devant eux, trouver la fin de son martyre. Oserai-je lever le voile qui couvre ses derniers moments ?

Une odieuse soldatesque lui enlève sa canne et l'en frappe sur son chapeau. Ne dirait-on pas une des scènes renouvelées de la Passion de la grande Victime ? Des officiers sont là qui l'attendent. Il lui faut, avec ses compagnons de captivité, prendre la position militaire devant ces hommes, j'allais dire ces bourreaux, puis s'allonger à plat ventre, les mains en avant, pour reprendre à nouveau la même position militaire. L'un de ces officiers lui demande s'il est bien M. Odent, maire de la ville.

Sur sa réponse affirmative, il est tiré à l'écart et conduit au groupe ennemi avec lequel il a un court entretien. Grand devant le supplice, comme il le fut à l'heure du danger, il revient vers ses concitoyens et, d'une voix ferme, leur annonce qu'il va mourir; puis, serrant la main de tous, il leur fait ses adieux. A l'un d'eux, il remet le crucifix qu'il portait sur lui, son portefeuille, des papiers et une somme d'argent. Il va se livrer ensuite aux mains de l'ennemi. Sur un signe de l'officier, deux soldats s'approchent... Le sacrifice est consommé, et la victime, résignée du plus vil attentat, s'en va demander à l'éternelle justice la révision d'un procès inique entre tous...

Il semble que les bourreaux aient honte de leur forfait : ils reviennent vers le groupe d'otages, témoins épouvantés de cette mort abominable, et leur tiennent ce langage, où la pitié hypocrite le dispute au mensonge et à l'injure.

- Ah! la guerre est triste aussi bien pour nous que pour vous. Si nous avons fusillé votre maire, c'est parce que des civils ont tiré sur nos soldats, et pour obéir à des ordres formels. Nous faisons la guerre aux soldats, non pas aux citoyens. Ce n'est pas l'Allemagne, c'est la France qui a voulu la guerre!

Et puis des aménités teutonnes à l'endroit du Président de la République.

Et ces propos, ils osent les proférer à la face de celui qu'ils savent innocent et qu'ils viennent d'assassiner, dans ce champ ensanglanté où six autres Senlisiens, victimes inoffensives de crimes imaginés pour la plus détestable des causes, vont tomber tout aussi innocents.

Ce n'est pas la première fois que les otages ont joué un rôle sanglant dans les fastes de la malheureuse cité. Reportons-nous à cinq siècles en arrière. Senlis, occupée par les Bourguignons, fut investie par le Connétable d'Armagnac, de février à avril 1418. A bout de ressources, la ville dut livrer des notables à l'armée assiégeante, s'engageant à se rendre aux Armagnacs, si elle n'était secourue avant le 18 avril. Ce jour-là, au matin, le capitaine de Thian, qui commandait la

garnison, aperçut, au loin, les Bourguignons, et refusa de livrer la ville avant le soir. Le Connétable dut lever le siège, mais, pour se venger, il fit exécuter, au pied des remparts, sous les yeux des habitants épouvantés, les otages qui lui avaient été livrés, et fit jeter leurs têtes par-dessus les murs, en signe de malédiction.

On le voit, les otages ont déjà joué un rôle marqué dans les fastes de la malheureuse cité.

Ceux de septembre dernier se composent de quatre groupes principaux, appartenant à tous les âges, à tous les degrés de l'échelle sociale, bourgeois, employés, artisans, jeunes gens, femmes, et même une petite fille qui sera blessée. Les uns, au nombre de six, furent les compagnons de captivité de M. Odent et les témoins de son martyre. Ils devaient être épargnés, et, après une nuit passée près d'un bois, sous le fusil des Allemands, ils furent relâchés le lendemain. Treize autres, retenus pendant longtemps, avec la conviction qu'ils allaient périr, furent mis en liberté vers onze heures du soir; mais on les prévint qu'ils n'eussent pas à regagner leurs foyers, parce que la ville allait être bombardée et incendiée. Ils passèrent le reste de la nuit, cachés dans des fossés, le long de la route. Six autres, cueillis au hasard dans les rues, vers huit heures du soir, étaient conduits, à leur tour, dans le champ où M. Odent allait trouver la mort. Pour ces pauvres gens, tous ouvriers, c'est la mort sans phrase et sans témoins. Leurs tombes ne seront découvertes qu'après le départ de l'ennemi. A cette liste déjà longue, il nous faut encore ajouter les douze malheureuses victimes déjà signalées, que la barbarie allemande fit marcher sur le front de ses troupes, exposées aux balles françaises. Quatre d'entre elles y trouvent la mort, d'autres sont blessées et échappent, par miracle, au même sort.

Le coeur bondit d'indignation devant ces procédés inqualifiables qui suent la peur et crient vengeance.

o
o o

En terminant ces récits douloureux, il nous faut nous arrêter un moment à l'hôpital, situé à l'extrémité sud de la ville, dans la zone du combat. Pendant la matinée, des blessés nombreux y ont été amenés. Il y a des Allemands, et des Français, des Sénégalais, objets de soins empressés de la part des soeurs de charité. Dès le début de la fusillade, un officier ennemi arrive en coup de vent devant l'hôpital, où il croit rencontrer des francs-tireurs et des soldats. Véritable énergumène, il s'élançe comme un furieux, et, rencontrant un vieillard inoffensif sur le pas de sa porte, d'un coup de revolver il lui brûle la cervelle.

Il est blessé; toujours en proie à une exaltation extrême, il demande de l'eau pour panser sa blessure.

....

" - Vous avez des blessés! où sont-ils ?"

On le conduit au premier étage.

Il plonge ses regards dans la salle.

" - Ah! ce sont des Français! "

Et il dirige son arme vers les malheureux blessés, qui se croient à leur dernière heure. A trois reprises différentes, la supérieure, admirable de sang-froid, abaisse son revolver et l'entraîne à l'étage supérieur, où sont les blessés allemands. Il les visite et, réconforté par un très ample cordial, il consent enfin à se laisser soigner; il s'étend sur un lit. Au bout de quelques instants, il bondit vers la rue, sans tunique, sans casque, puis revient à la tête d'un peloton, place ses hommes bien en face de la salle où se trouvent les blessés français, et commande plusieurs feux de salve dans cette direction. Détail horrible! ce forcené pénètre avec trois mitrailleuses dans la cour des vieillards et s'acharne contre le fond de cette même salle. Dire l'angoisse des religieuses et des infirmiers est impossible. Les pauvres enfants de France ne sont plus, sans doute!

Grâce à Dieu, pas un n'est atteint, pas même un Marocain dont le lit a été traversé de part en part. Les murs de cette même salle sont criblés de balles. Au milieu de ces projectiles qui leur font une auréole tragique, deux objets sacrés, un crucifix et une statue de la Vierge, demeurent absolument intacts.

Après ce haut fait, digne de véritables sauvages, les ennemis se répandent de tous côtés, ils cherchent, ils fouillent, ils saccaquent. Une religieuse est poussée, devant eux, car ils ont la hantise des embuscades. Jusque dans la salle des femmes, ils cherchent dans les lits l'invisible ennemi... Toutes les blessures sont rigoureusement visitées. Malheur à deux éclopés ne portant point de marques sanglantes; ils sont arrachés de leur lit et les Allemands, mettant la baïonnette au canon, s'apprêtent à les exécuter sur-le-champ. On intercède en leur faveur : deux heures durant, ils resteront consignés sous la cage de l'escalier; enfin, ils sont épargnés.

La vue de la chapelle de l'hôpital les met en veine, et on voit des soldats dirigeant leur tir sur les murs et les fenêtres de l'édifice sacré. D'autres, le lendemain, passant sur la place Notre-Dame, menaceront du poing la cathédrale, répétant avec rage ces menaces connues: Capout! Capout!

La nuit s'écoule, pour les habitants de la pauvre cité, dans des transes justifiées. Que sera le lendemain ? Après l'incendie, le pillage. Magasins, épiceries, maisons particulières sont mis à sac. Les édifices non ouverts sont particulièrement visés. Les portes sont enfoncées, les objets précieux disparaissent par enchantement, ceux que l'on ne peut emporter sont systématiquement brisés.

....

Le pain se fait rare. Mais la municipalité se dévoue pour assurer le ravitaillement. Les bonnes volontés se multiplient; ouvriers, commerçants, improvisent le secours comme par enchantement.

Devant le malheur et sur les ruines fumantes de la cité meurtrie, les coeurs se rapprochent, se consolent et se ressaisissent dans une touchante fraternité. On est heureux de se retrouver vivants et quand reviennent ceux qui durent s'exiler, ils sont frappés de ce renouveau de sympathie mutuelle.

Il y a quelque chose de changé dans l'attitude de l'ennemi.

Qu'est devenue l'arrogance brutale, la cruauté hautaine des premières heures? Durant trois jours et trois nuits, les troupes allemandes, une armée de trois cent mille hommes, défileront par nos boulevards. Ce n'est pas la route de Paris qu'elles demandent, c'est Borest, c'est Nanteuil, Ermenonville, c'est la direction de la Marne. Sur les visages des chefs, on semble lire la déception et l'inquiétude. Près de nous, à l'est, le canon gronde, chaque jour plus ardent, plus âpre. Que se passe-t-il donc ? Senlis est sans nouvelles. On se dit tout bas que ceux qui restent à la garde de la ville ont été surpris pleurant à chaudes larmes, dans leurs chambres.

Un trait significatif de cette attitude nouvelle. Le cinquième jour de l'occupation de Senlis, un planton, à la taille gigantesque, flanqué de deux soldats, m'apporte, du commandant de la place, une lettre ainsi conçue :

"Monsieur le Curé,

"Se souviendra de moi visitant la cathédrale samedi passé. Le maire s'étant fui, je m'adresse à vous.

"Il nous faut par jour :

60 kilogs de viande.
2 kilogs de café.
1 kilog de sel.
50 oeufs.
160 pains (le pain à 1 kg 1/2).
2 kilogs de marmelade.
10 kilogs de poires.
1/2 bouteille de vinaigre.
1 bouteille d'huile.
10 bouteilles de vin blanc.
10 bouteilles de vin rouge.
21 kilogs de légumes.
2 kilogs de beurre.

"Je désire éviter un pillage de votre ville.

"C'est pourquoi je vous propose de nous faire livrer ces vivres, commençant mercredi 2 septembre, chaque matin à 8 heures, à l'Hôtel du Grand-Cerf. Nous les chercherons contre quittance.

"Je suis votre bien dévoué.

"Signé : Illisible.

"Commandant."

Un autre jour, les pompiers de Paris arrivent en automobile blindée jusque sur la place de Senlis, échangent avec les soldats quelques coups de feu et repartent en disant : "Courage et à bientôt la délivrance!". Deux jours plus tard, le mercredi 9 septembre, vers quatre heures et demie, une fusillade dans les rues, des coups de crosses dans les portes. Ce sont les zouaves, avec leur crâne gaieté, qui font main basse sur les vainqueurs d'hier, aujourd'hui penauds, les bras en l'air.

° °

Nous lisons dans la Bible qu'aux premiers jours du monde, le Créateur sépara la terre des eaux, et, creusant des abîmes, en fit le lit de la mer. Puis, lui montrant le sable du rivage, lui dit : "Tu iras jusque-là, tu n'iras pas plus loin". Aux flots impurs et ensanglantés de l'invasion teutonne, le Dieu qui aime les Francs, a montré le grain de sable, en leur disant : "Vous viendrez jusqu'ici, vous n'irez pas plus loin".

Le grain de sable, c'est Senlis, la glorieuse mutilée, tout empourprée des flammes qui la dévorent et du sang de ses victimes. A ces barbares, elle a crié : "Vous voulez Paris, vous voulez la France, halte-là, on ne passe pas!"

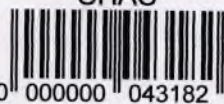


Société d'Histoire et
d'Archéologie de Senlis

Notice : 9193

CB : 4318

SHAS



0 000000 043182

